

## ADIEU MICHEL ROCARD

Général (2S) Jean MENU

Je viens d'apprendre avec tristesse la disparition de Michel Rocard le 2 juillet 2016 à l'hôpital parisien de la Pitié-Salpêtrière. J'ai eu à la fois le grand honneur et aussi un immense plaisir d'être son chef de cabinet militaire entre 1989 et 1991, deux années particulièrement denses et prenantes, durant lesquelles nous avons eu à faire face à plusieurs crises, en particulier en Roumanie, avec les pêcheurs espagnols en Atlantique et surtout la guerre du Golfe doublée d'une tension au sein du gouvernement qui déboucha sur la démission du Ministre de la Défense.

Mes relations avec cet homme politique remontent à 1987, alors que je commandais l'opération Epervier au Tchad. Il était à cette époque, député socialiste des Yvelines, dans l'opposition, membre de la commission de la Défense mais aussi candidat à l'élection présidentielle de 1988, avant d'y renoncer quelques mois plus tard compte tenu des sondages qui lui étaient défavorables. Michel Rocard étant de passage à N'Djamena, j'avais estimé qu'il était de mon devoir de recevoir un élu de la Nation, avec dignité et respect, quelle que soit sa couleur politique, de l'informer sur les missions des forces françaises déployées dans cette partie de l'Afrique, de lui présenter tous les matériels utilisés et les hommes qui les servaient, de justifier les budgets qui m'étaient alloués. Un déjeuner pris en commun avec le président Hissen Habré, clôturait une visite de trois jours et le confortait sur les bonnes relations entretenues entre la présidence tchadienne et le commandant des éléments français. J'ai reçu une lettre chaleureuse de remerciement quelques jours après son retour en France.



Michel Rocard à N'Djamena en 1987 avec votre serviteur

A cette époque, ma connaissance du monde politique était réduite à sa plus simple expression. Cet homme que je ne connaissais que de nom, m'a surtout étonné par sa vive intelligence, sa simplicité, sa curiosité, le sentiment qu'il m'a donné d'écouter avec intérêt mes réponses aux questions pertinentes qu'il me posait sur le Tchad et l'Afrique en général. Je dois avouer qu'il m'a fortement impressionné.

Je n'avais pas imaginé un seul instant à quel point ces quelques jours passés en sa compagnie allaient bouleverser l'orientation de ma carrière militaire.

Ce n'est qu'en 1988, lorsqu'il est devenu Premier Ministre, que j'ai réalisé qu'il n'avait pas oublié sa courte expérience tchadienne. Lors d'un contact avec le Chef d'Etat Major des Armées dont j'étais le chef de cabinet, il a cherché à savoir ce que j'étais devenu. Quelques jours plus tard, il m'appelait personnellement pour me demander de venir le rejoindre et remplacer son chef du cabinet militaire sur le départ. Mon prédécesseur étant un aviateur, la tradition des Armées imposait qu'il soit remplacé par un général de l'Armée de terre. Malgré l'opposition du Ministère de la Défense, il a maintenu sa décision. C'est ainsi qu'une étiquette de général socialiste me fut rapidement collée sur le front. Peu importe, les chiens aboient et la caravane passe.

J'ai pu vivre jusqu'en 1991, au contact de cet homme, une expérience d'une richesse extraordinaire, découvrant la dureté d'un monde politique qui ne fait aucun cadeau, surtout à ceux qui bien que du même bord, ont des velléités de renverser le calife pour prendre sa place.

J'ai retrouvé un Michel Rocard, malgré ses hautes fonctions de Premier Ministre, tel que je l'avais connu dans les sables africains : naturel, gentil, calme, serein, stoïque devant les attaques qui venaient de l'autre rive de la Seine, qui de toute évidence cherchaient à le neutraliser voire le détruire, ce qui ne l'a pas empêché de quitter son poste en 1991 sur la demande du Président, avec une côte de popularité étonnement élevée.

J'ai découvert un homme de conviction, pas du tout sectaire, qui disait ce qu'il pensait, au « parler vrai » selon la formule qui lui tenait à cœur, ouvert au dialogue comme, il l'a montré lors de crise en Nouvelle Calédonie, brillant, en avance sur son temps, qui respectait la fonction présidentielle malgré les coups de Jarnac qu'il subissait régulièrement. Néanmoins, la faible majorité dont il disposait à l'Assemblée, l'a contraint à gouverner en usant souvent du 49-3, sans soulever les protestations auxquelles nous assistons aujourd'hui.

Il me fit l'honneur de m'accorder toute sa confiance, me demanda de l'accompagner dans ses déplacements à l'étranger, en Thaïlande, en Corée, au Japon, en Inde, en Guyane et d'être présent aux réunions organisées avec les chefs de gouvernement. Sa connaissance des dossiers était impressionnante et sa maîtrise de la langue anglaise que beaucoup pourraient lui envier, le dispensait de recourir à des interprètes. Les décalages horaires semblaient ne pas avoir de prise sur lui, il enchaînait les réunions les unes après les autres, y compris quand il retrouvait son bureau de Matignon, après de nombreuses heures de vol.

Il me parlait du général De Gaulle que son père avait rejoint pendant la guerre, souvent en bien, de son ami de jeunesse Jacques Chirac, restait très discret sur les comportements de François Mitterrand, éprouvait le besoin de se confier sur les relations qu'il avait entretenues avec son père, mélange d'admiration sans bornes pour le scientifique qu'il était, en particulier sur son rôle éminent dans la mise au point de la bombe nucléaire française, mais aussi d'opposition farouche quand il décida de s'orienter vers une filière littéraire au lieu de se présenter à l'Ecole Polytechnique.

L'Armée de Terre l'impressionnait beaucoup. En revanche, il était passionné par l'aéronautique mais en voulait à l'Armée de l'air de l'avoir laissé au grade de capitaine de réserve, alors que son ami Chirac qui avait fait son service dans l'Armée de Terre était colonel de réserve. Nous pratiquions ensemble le vol à voile. Il se sentait vraiment à l'aise aux commandes de son planeur, ce qui ne l'empêchait pas de s'adonner à la navigation en mer sur un voilier. A cet égard, c'est en Méditerranée, alors qu'il prenait un repos bien mérité, qu'il a fallu le récupérer dans les premiers jours d'août 1990 lors de l'invasion du Koweït par Saddam Hussein qui allait déboucher sur la première guerre du Golfe.

Pendant toute la durée de cette guerre, il eut l'idée de réunir à Matignon les représentants les plus importants de nos élus nationaux, Députés et Sénateurs, majorité et opposition confondues, pour les informer sur la préparation puis le déroulement des opérations militaires de la coalition internationale ainsi que sur l'implication des forces françaises qui méritait quelques clarifications après les indécisions politiques de l'Elysée en début de crise. Il me demanda d'assurer cette responsabilité à ses côtés. Tous l'ont chaleureusement remercié de cette initiative qui leur permettait d'accéder à des informations très réservées dont la Presse, Dieu merci, n'a jamais pu bénéficier. Il alla jusqu'à répondre favorablement à une demande de Bernard Pons de faire bénéficier tout le groupe RPR des mêmes prestations et de m'envoyer à l'Assemblée Nationale pour remplir cette mission d'information qui aurait été bien appréciée. Un exemple de tolérance et de respect de l'opposition qui mérite d'être souligné.

Fortement influencé par sa culture protestante qui lui venait de sa mère, il confessait volontiers ses fautes et ses erreurs. C'est ce qu'il fit une fois devant une vingtaine d'officiers généraux de toutes les armées qu'il avait invités à déjeuner à Matignon, auxquels il présenta ses excuses au nom du Parti Socialiste qui, ayant été écarté du pouvoir pendant de nombreuses années, avait mal jugé l'institution militaire et sous estimé les qualités des officiers qui la servaient.

Quand il quitta Matignon en 1991, il me demanda de garder le contact avec lui. Il s'installa dans des locaux situés rue de Varenne, à deux pas de Matignon et apprécia mes visites régulières. Il resta fidèle jusqu'au bout, m'invitant à ses anniversaires, me téléphonant alors que j'étais en vacances sur la côte d'Azur pour me demander des précisions sur des événements que nous avons vécus ensemble lorsqu'il était Premier Ministre. La dernière fois que je l'ai rencontré, ce fut en octobre 2015, quand il m'invita à sa remise de la Grand Croix de la Légion d'Honneur à l'Elysée par le Président de la République. Bien que fortement diminué par sa maladie, il fit une fois encore un discours brillant, au cours duquel le protestant qu'il restait, demanda pardon à toute sa famille de l'avoir négligée en ayant trop aimé les femmes.

Sans avoir besoin de partager ses orientations politiques, on ne peut que reconnaître qu'il fut un homme droit, honnête, fidèle en amitié, un intellectuel brillant parfois difficile à suivre tant les idées se suivaient rapidement, un humaniste mais qui peut être, n'était pas suffisamment « blindé » pour accéder au plus haut niveau de l'Etat.

En réponse à une question d'un journaliste du Point qui lui demanda en juin 2016 ce qu'il voudrait entendre le jour où il rencontrera Dieu, il répondit « Oh, j'aimerais l'entendre me dire : petit, tu n'as pas trop mal travaillé. Tu as essayé de ne pas oublier les principes immuables de la société des humains ».

Ainsi était Michel Rocard.